

Zeitschrift: Revue économique et sociale : bulletin de la Société d'Etudes Economiques et Sociales

Band: 21 (1963)

Heft: [1]: La Suisse, l'URSS et l'Europe orientale

Artikel: Fondements philosophiques du marxisme-léninisme

Autor: Bochenski, R.-P.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-135619>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Fondements philosophiques du marxisme-léninisme

R.-P. BOCHENSKI

professeur à l'Université de Fribourg

Le marxisme-léninisme qui est la « théorie générale du Parti communiste », se divise, selon Lénine — distinction reprise par tous les communistes orthodoxes — en trois parties : philosophie, économie politique et « socialisme scientifique » appelé récemment aussi « science politique ». La première, la philosophie, forme le fondement de l'ensemble ; elle fournit en outre à toutes les sciences les lois les plus générales et les grands principes de la méthode. Elle se compose elle-même de deux sections : le matérialisme dialectique et le matérialisme historique. Ce dernier est dérivé du matérialisme dialectique par l'application des principes généraux aux phénomènes historiques et sociaux. Le matérialisme dialectique forme « la vue du monde (*mirovozzrenie*) du Parti ».

Quand on parle de cette philosophie, il faut éviter deux malentendus :

1. La confusion entre les formes mouvantes (« dialectiques ») que prend la lutte du Parti pour la conquête du monde et des changements, voire avec un oubli de sa philosophie de base. Le Parti communiste a été fondé, existe et agit exclusivement afin d'imposer à l'humanité tout entière une certaine philosophie et de façonner le monde selon ses principes ; il a toujours été et il reste « une philosophie en action ». Il ne faut pas confondre non plus l'embourgeoisement, souvent visible dans le monde communiste, avec une déchéance de la philosophie.
2. Il est nécessaire de distinguer dans les doctrines communistes trois genres de facteurs que j'appelle « le dogme fondamental », « la superstructure spéculative » et « les doctrines marginales ». Tandis que ces dernières sont aujourd'hui pratiquement libres en Union soviétique et que la superstructure spéculative est un champ de lutte entre des interprétations différentes (surtout aristotéliennes, hégéliennes et, dernièrement, aussi positivistes), le dogme fondamental reste relativement immuable. Il forme le véritable noyau de la philosophie communiste. C'est ce dogme que nous allons exposer schématiquement ici.

Un mot sur les *sources du système*. S'il doit beaucoup à Karl Marx dans sa partie sociale (le matérialisme historique), le fondateur du socialisme moderne n'y est que pour peu de chose, quand il s'agit de la philosophie générale, de l'épistémologie, de l'ontologie et, en grande partie, aussi de l'anthropologie. Les éléments principaux du matérialisme dialectique se trouvent pour la première fois chez Engels qui reste la source principale de la philosophie communiste. Mais les doctrines d'Engels ont subi une

transformation chez le penseur original que fut Lénine, l'autre grand « classique ». C'est lui, en somme, qui commande la philosophie communiste contemporaine. On peut dire sans exagération que le communisme philosophique est un léninisme. Certes, ce léninisme a subi certaines modifications — en particulier grâce aux interventions libératrices de Staline en 1947 et 1950 — mais il semble qu'il s'agissait là et qu'il s'agit encore aujourd'hui plutôt d'une épuration et d'une continuation dans la ligne léniniste que de changements profonds.

C'est pourquoi il est assez absurde d'appeler cette philosophie « marxiste ». Ce terme devrait du reste être évité, car il comporte trop d'ambiguïté. Si l'on veut employer le nom de Marx, il faudrait toujours dire « marxisme-léninisme » ou « marxisme soviétique », mais il serait préférable de parler de léninisme ou de philosophie communiste contemporaine.

J'aimerais encore ajouter que je n'ai pu découvrir, en philosophie, de « stalinisme ». Staline avait publié et imposé à tout le monde un résumé, superficiel mais fidèle, du léninisme; ensuite il a opéré — lui et non pas M. Khrouchtchev — une libéralisation, en particulier par ses déclarations sur la linguistique. Actuellement, un grand effort de rationalisation se poursuit dans un esprit que Lénine n'aurait probablement pas renié.

Si nous cherchons au-delà de Marx, nous trouverons au moins deux sources importantes: d'une part, l'hégélianisme; d'autre part, ce qu'on appelle « matérialisme scientifique ». Ce dernier comporte les thèses fondamentales des Lumières et, en plus, des rudiments d'une vue aristotélicienne de la réalité. Mais cette vue est formulée chez les matérialistes d'une manière si naïve et schématique que les penseurs communistes d'aujourd'hui semblent être de plus en plus attirés soit par l'aristotélisme classique, soit par des formes différentes du positivisme.

Epistémologie

Je pense qu'il est convenable de commencer par les doctrines épistémologiques, bien que, pour les communistes eux-mêmes, elles soient dérivées de leur ontologie. Je les nomme d'abord, parce qu'elles me semblent non seulement caractériser la pensée communiste d'une manière très profonde, mais encore former une des bases de leur vue de la réalité. Je nommerai trois thèses épistémologiques: l'absolutisme, le réalisme et le rationalisme empiriste.

L'absolutisme

Contrairement à ce qu'on pourrait penser en lisant certaines déclarations sur la dialectique, la philosophie communiste proclame avec une vigueur notable qu'il existe des vérités absolues, que l'homme est capable de les connaître et, ce qui est plus, que de telles vérités ont été saisies dans toutes les sciences. Une vérité absolue est définie comme vérité qui ne sera jamais réfutée par le progrès des sciences. Certes, l'homme ne connaît pas toute la vérité et même là où il connaît des vérités absolues, il ne les connaît que partiellement — le progrès est infini à cet égard — cependant, il est capable de

connaître des vérités absolues et il les connaît de fait, en particulier sous la forme des lois du « diamat ». Tout scepticisme, tout relativisme est condamné comme « idéalisme » ou « machisme ».

Réalisme

La vérité est définie comme reflet de la réalité dans la conscience humaine ; et cette réalité préexiste à la connaissance — à toute connaissance — elle est indépendante d'elle. Les philosophes communistes vont, à cet égard, très loin, ils défendent, par exemple, le caractère de reflet de toute sensation qui, loin de créer son objet (par exemple les couleurs), le réfléchit simplement. C'est donc un réalisme direct et extrême.

Rationalisme empiriste

J'emploie cette expression faute de mieux, parce que la philosophie communiste se place ici entre le rationalisme et l'empirisme classiques. Elle soutient à la fois que toute connaissance provient, en dernière analyse, des sens et que la raison est capable d'aller au-delà des données sensibles pour saisir des essences. En plus, elle affirme le caractère entièrement rationnel et intelligible du réel.

En somme, nous avons ici une attitude radicalement, je dirais même grossièrement, aristotélicienne. L'hégélianisme est dépassé d'une part par le réalisme farouche, d'autre part par l'empirisme. L'ensemble prend, en plus, un caractère spécial grâce au fait que la vérité en question est non seulement *istina* — vérité théorique — mais *pravda* — vérité salvifique et morale.

Ontologie

Celle-ci est, elle aussi, en grande partie aristotélicienne, mais comporte aussi des éléments hégéliens.

La thèse fondamentale est peut-être le *réalisme ontologique*, selon lequel l'idéal (idées platoniciennes, etc.) est secondaire et dérivé par rapport au réel. C'est ce que les communistes appellent « matérialisme », mais qui n'est qu'un anti-hégélianisme et un anti-platonisme.

Une autre thèse, commune cette fois à Aristote et Hegel, est celle du *pluralisme catégorial* : la réalité n'est pas uniforme ; elle comporte des niveaux qualitativement différents d'être — telles la matière brute, la vie, la conscience animale, la vie humaine — séparés entre eux par des « bonds dialectiques ». C'est, si l'on veut, une vue radicalement opposée au darwinisme philosophique (par exemple celui de Spencer) selon lequel les différences entre les êtres seraient explicables par des configurations plus ou moins évoluées de la même matière. Cette thèse comporte, dans l'esprit de Hegel une théorie ontologique de la révolution : le véritable progrès ne peut s'accomplir que par des ruptures violentes, des « bonds » qui deviendront autant de révolutions sociales sur le plan humain.

Troisièmement, nous avons affaire à une *philosophie dynamiste*. Elle l'est même de plusieurs manières. D'abord, elle proclame avec Hegel le caractère mouvant, essentiellement instable de toute chose — cette mobilité va si loin qu'elle embrasse les lois et les concepts eux-mêmes. En deuxième lieu, l'unité de l'être et de l'action est affirmée : par sa nature propre, l'être est doué d'une tendance à l'épanouissement incessant. Enfin, cette dernière thèse trouve une application particulière, due à Marx, dans la doctrine de « l'unité dialectique et de théorie et de la pratique », selon laquelle chaque jugement d'existence est nécessairement un jugement de valeur et la connaissance indissolublement liée à l'action dont elle procède et à laquelle elle aboutit de par sa nature.

En quatrième lieu, il y a la *thèse des contradictions*. Malgré l'opposition des vieux « diamatčiki », les jeunes logiciens soviétiques ont su se débarrasser, à partir de 1958, de la doctrine absurde selon laquelle il y aurait de véritables contradictions dans l'être. Ce qui reste, c'est l'affirmation des oppositions polaires qui seraient le moteur de tout mouvement.

Cette ontologie est encore *déterministe* au sens causal du mot. Le principe de causalité est un principe d'être. Il ne doit pas être interprété à la manière de Hume, comme connexion nécessaire entre des phénomènes contigus et successifs dans le temps, mais à la manière d'Aristote et de Hegel, comme une véritable cause efficiente qui produit son effet. Ce déterminisme n'exclut cependant, comme chez Aristote et saint Thomas d'Aquin, ni la contingence, ni le libre arbitre qui, je crois, est affirmé en philosophie soviétique.

Enfin, nous avons affaire à une *philosophie substantialiste*. Certes non pas à la manière de Locke, où la substance est conçue comme immuable, mais bien de nouveau à la manière d'Aristote. Le mouvement, les qualités et les relations ne sont concevables que comme inhérents à un sujet ultime, dit « substance ».

Métaphysique

La métaphysique communiste est très proche de celle, bien connue, des matérialistes évolutionnistes du XIX^e siècle.

Elle est d'abord *immanentiste* : il n'existe qu'une seule réalité, le monde matériel avec ses composants spirituels dans l'homme — il n'y a rien en dehors de ce monde, en particulier pas de Dieu. Remarquons que cette unicité du monde ne doit pas être confondue avec un monisme substantialiste, la pluralité des substances étant admise ; le monde n'est que leur ensemble. Mais il n'y a rien en dehors de ce monde.

Deuxièmement, le monde est conçu comme *infini* dans le temps et dans l'espace, et absolu : parce qu'il n'a pas de cause et parce qu'il possède une « profondeur infinie », c'est-à-dire une capacité infinie d'émergence.

Cette *émergence* est la troisième caractéristique du monde tel que le conçoivent les communistes. Contrairement à ce qu'on pourrait attendre de leur doctrine causale, le monde (c'est-à-dire la matière) est doué d'une capacité infinie de production de niveaux différents de l'être. Nous sommes ici très près de la vue de saint Augustin, pour lequel

Dieu avait créé une masse informe en la douant des « rations seminales » qui la poussent vers des états toujours supérieurs. Seulement ici, le monde est incréé et, ce qui est plus important peut-être, il n'y a dans le monde aucune tension téléologique : la nature ne connaît pas de fin. C'est pour avoir affirmé la finalité qu'Ernest Bloch fut condamné. Cette finalité n'apparaît que chez l'homme. La pensée soviétique récente a même rejeté toute idée de progrès dans le monde. Il se pourrait que les époques d'avancement alternent avec des périodes de régression.

Cependant, si aveugle qu'elle soit, la matière a produit la conscience dans l'homme. Et depuis, l'esprit est actif, comme force réelle dans l'univers, selon ses lois propres, en particulier selon la raison et les fins. L'homme devient le porteur unique de l'esprit avec des tâches infinies qu'on peut entrevoir. L'athéisme matérialiste culmine ici dans un prométhéisme exalté.

Anthropologie

L'anthropologie communiste est peut-être la partie la moins comprise de cette doctrine. Pour commencer, elle n'est *pas matérialiste au sens courant du mot*. Juste le contraire. Il y a dans l'homme une conscience dite spirituelle, supérieure — qualitativement supérieure — à la conscience animale. Cette conscience n'a aucune des caractéristiques d'un corps. Il n'est donc pas tout à fait exact d'accuser les communistes de matérialisme, bien qu'ils s'appellent eux-mêmes ainsi. En réalité, ils sont beaucoup plus spiritualistes que peut-être la majorité des philosophes occidentaux.

Mais la doctrine centrale ici est celle de *l'unité de l'homme*, qui est un seul être — encore une thèse aristotélicienne. Il n'y a donc pas d'âme-substance dans l'homme. L'esprit doit être conçu comme un ensemble de fonctions de la matière.

Ses rapports à la matière peuvent être décrits de la manière suivante :

- premièrement, l'esprit est temporellement postérieur à la matière, aussi bien dans l'individu que dans le monde ;
- deuxièmement, il se trouve en dépendance causale par rapport à la matière qui le cause par une sorte d'émergence ;
- troisièmement, son contenu est totalement un reflet de la matière.

C'est dans ces trois thèses et en elles seulement que consiste le *matérialisme communiste*. La troisième des thèses mentionnées est sujette à des discussions interminables entre les philosophes soviétiques. Après la *perestrojka*, la reconstruction pavlovienne de 1950, la thèse « dialectique » de L. S. Rubinštejn, selon laquelle il existerait un niveau spirituel particulier, a été écartée. On dit maintenant qu'il n'y a pas de distinction réelle entre le processus nerveux et le processus psychique. Cependant, la psychologie reste une science distincte : elle aurait pour objet le « contenu » des processus nerveux. D'autre part, deux doctrines purement matérialistes de Pavlov, la réflexologie — tout contenu conscient est un réflexe — et la théorie des signaux du second degré, ont été imposées.

Comme on le voit, la situation est ici particulièrement confuse. La lutte entre la tendance « dialectique », hégélienne, et le matérialisme brut se poursuit : on est loin de la clarté.

La situation est encore compliquée par une troisième thèse selon laquelle la conscience humaine serait d'*origine sociale*. L'homme est devenu homme en travaillant et ce travail a toujours été accompli en société. Cela a notamment obligé l'homme à parler et la parole a produit la pensée. A cause de cela (et beaucoup moins sous l'influence d'un hégélianisme ontologique qui est mis en question aujourd'hui par de nombreux philosophes soviétiques), les communistes enseignent un sociologisme anthropologique : l'homme n'existe que dans la société, par la société et pour la société.

Cependant, cela ne doit pas être compris unilatéralement. La société elle-même dépend de l'homme et celui-ci reste, en elle, un individu « dialectiquement ». Si l'on veut donner un sens intelligible à cette formule, il faudra dire que si l'homme ne devient homme qu'en société, celle-ci, bien que jouissant d'une priorité, ne supprime pas totalement l'individualité — au contraire, elle forme les conditions nécessaires de son épanouissement.

Nous avons déjà remarqué que les communistes ne rejettent pas le libre arbitre. Ils rejettent l'indéterminisme, qui est une tout autre chose ; et ils s'expliquent d'une manière extrêmement confuse — mais il semble bien que la liberté de décision soit préservée chez eux, à peu près dans le sens thomiste de la possibilité d'agir ou de non-agir, toutes les conditions de l'action étant données.

A ces traits s'en ajoute encore un autre, rarement formulé directement, mais fort apparent dans l'ensemble de la doctrine et impliqué par le sociologisme : la *négation des problèmes existentiels*. Ce qui frappe peut-être plus que tout autre aspect de l'anthropologie soviétique, c'est son caractère nettement rationaliste au sens du XIX^e siècle, une fin de non-recevoir opposée à toutes les questions de la destinée humaine et des situations limites. Il y a eu, récemment, chez V. P. Tugarinov et chez A. Schaff, des essais timides de réintroduire cette problématique, mais il s'agit de choses tellement contraires à l'esprit du système qu'elles doivent être considérées comme des déviations. Tous les problèmes de l'homme seront résolus par le progrès de la société vers le communisme mythique de l'avenir.

Philosophie de l'histoire

Le communisme est aujourd'hui une des rares doctrines qui comprennent une véritable philosophie de l'histoire, c'est-à-dire une théorie générale du développement de l'humanité élevée au rang d'une doctrine métaphysique. Celle-ci est essentiellement marxienne, à cette différence près qu'on la suppose fondée sur des principes « dialectiques » et que certaines thèses de Marx ont pris ici un caractère beaucoup plus rigide que chez lui.

Cette philosophie postule d'abord une *immaturité radicale de l'homme présent* qui n'est pas encore sorti totalement de la période animale. Elle suppose, ensuite, implicitement, une poussée téléologique vers des états toujours supérieurs de la société humaine :

c'est donc une *doctrine évolutionniste et optimiste*. Ce qui est plus, on suppose que nous sommes capables de connaître les lois immuables et nécessaires de cette évolution — que ces lois ont été formulées une fois pour toutes par Marx et Lénine.

D'autres thèses viennent se greffer sur ces présuppositions de base. Ainsi, le moteur dernier du progrès est constitué par l'amélioration des instruments de la *production matérielle*. L'histoire entière de l'humanité est divisée schématiquement en cinq grandes périodes — communisme primitif, période esclavagiste, féodalisme, capitalisme et socialisme — chacune caractérisée par un type d'instruments de production. Les quatre dernières périodes sont dites être portées par une *classe*. C'est cette classe qui, en lutte avec les autres, opère la révolution, passage nécessaire entre une période et la suivante. A chacune des classes dominantes — à l'exception de la dernière, le prolétariat — s'oppose une classe des exploités. La relation entre ces deux classes typiques pour chaque période est nécessairement celle d'une lutte sans merci. Par conséquent, depuis la venue de l'esclavagisme jusqu'à la victoire finale du prolétariat, le contenu de l'histoire est celui de la *lutte des classes*. Aussi longtemps que celle-ci existe, la société ne possède et ne peut pas posséder d'autre unité que celle fondée sur la lutte des classes.

Il s'ensuit que le *prolétariat*, qui, contrairement aux autres classes dominantes, ne détient pas la propriété privée des moyens de production, opère par sa révolution une libération totale de tous les hommes du mal radical, celui de la propriété privée.

Enfin, à ces thèses marxistes s'ajoute une théorie que Marx aurait probablement rejetée, celle du *Parti* « avant-garde et conscience du prolétariat » — doctrine aristocratique due à Lénine, selon laquelle les ouvriers sont trop bornés pour pouvoir comprendre leurs propres intérêts ; le Parti seul les connaît. Par conséquent, le Parti seul est habilité à diriger le cours de l'histoire. Il obtient dans la pensée communiste presque la place de Dieu, ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il incarne, pour ainsi dire, la conscience de l'Absolu.

Les valeurs ; la morale

A l'exception de certaines composantes des sciences — concession due à Staline en 1950 — l'ensemble de la conscience sociale, donc la philosophie, la science (en particulier sociale) et tous les domaines des valeurs appartiennent à la *superstructure* et, partant, sont toujours une affaire de classe. La classe trouve dans ces « formes de la conscience sociale » sa manière de se comprendre elle-même, et ce qui plus est, une arme dans sa lutte contre la classe exploitée. Il en résulte, premièrement, qu'il n'y a pas et ne peut pas y avoir (dans une société où il existe des classes « antagonistes ») de philosophie, de morale, d'art, etc., simplement humains, mais que toutes ces formes de la conscience sociale sont *différentes selon les classes*. Il y a donc, par exemple, un art prolétaire et un art bourgeois. En deuxième lieu, la théorie fait considérer tous ces domaines comme de purs instruments de la lutte, c'est-à-dire, en fait, de la politique du Parti.

Ce principe s'applique, entre autres, aux *valeurs morales*. Il est nécessaire de faire ici une distinction entre la morale proprement dite et l'éthique ou la métamoralisme communiste. Cette dernière est purement relativiste : les valeurs surgissent de la lutte des classes et changent avec leurs conditions. Par contre, la morale communiste n'est pas

purement relativiste. Elle enseigne bien que « bon et moral est ce qui sert à la destruction du vieux monde et à la construction du nouveau » (Lénine) — le même acte, par exemple le mensonge ou l'assassinat d'un innocent, sera donc bon ou mauvais selon les cas. Mais la phrase citée montre que les communistes reconnaissent *une valeur absolue* et un impératif catégorique. Cet impératif peut être formulé comme suit : « Tu agiras de telle sorte que la victoire du communisme puisse être accomplie le plus vite possible. » Ce qui revient à dire, dans le cadre de cette pensée, que le progrès de l'humanité, conçu comme avènement du communisme, est une valeur morale absolue. Le communisme prêche non pas une morale relativiste, mais une *morale moniste*, dans laquelle — contrairement par exemple à la morale chrétienne — il n'y a qu'une seule valeur absolue.

Cela explique les morales tellement opposées que les communistes prêchent parfois en même temps dans des pays différents.

Conclusion : l'humanisme communiste

Les éléments de la philosophie communiste que nous venons de présenter schématiquement nous permettent de décrire, en guise de conclusion, ce qu'on appelle « humanisme communiste ». Si l'on met à part des fausses manœuvres, comme la glorification du « capital le plus précieux » de Staline (lequel plaçait l'homme dans le discours en question exactement sur le même plan que les machines), cet humanisme se réduit aux affirmations suivantes :

L'homme est l'être suprême. Non seulement il est qualitativement distinct (par un « bond ») des animaux, mais encore, il est le seul porteur de l'esprit dans le monde. C'est un humanisme *athée* par définition.

En tant que tel, l'homme est responsable du monde et de lui-même. Il a comme devoir de transformer la nature et l'humanité par un effort infini. Nous avons affaire à un *prométhéisme* romantique.

S'il s'agit de la transformation de l'homme par l'homme, elle doit mener à la *victoire en lui du bien sur le mal*. Peu de doctrines insistent si fortement sur la domination du mal dans l'homme actuel. L'humanisme communiste ne consiste pas à admirer béatement tout dans l'homme, mais à vouloir faire vaincre l'humain véritable en lui sur l'animal, le bien sur le mal.

Maintenant, si l'on se demande quelle est la signification du terme *homme* dans ce contexte, il apparaît qu'il y a une grande différence entre le communisme et les autres doctrines humanistes. Car, si le communisme fait appel à l'individu, ce qu'il considère comme suprême n'est pas l'individu présent, mais l'humanité de l'avenir. Quant à l'homme réel, individuel, d'aujourd'hui, il est considéré comme un pur moyen. Jugé du point de vue de l'humanisme chrétien ou existentialiste, le communisme doit donc être considéré comme radicalement anti-humaniste.

Cet anti-humanisme est rendu encore plus apparent par le fait que, d'une part, les problèmes existentiels de l'homme sont déclarés vides de sens et que, d'autre part, un caractère supérieur est attribué aux membres dirigeants du Parti qui eux seuls assument dans cette doctrine le rôle de l'homme au sens plein du terme.

Note bibliographique

Les sources soviétiques doivent être utilisées avant tout dans l'étude de la philosophie communiste, parce que les publications des communistes occidentaux sont souvent viciées par un effort d'adaptation à la mentalité locale. Parmi les sources soviétiques, les *Osnovy Marksistkoj filosofii* (1^e éd., 1958) et les *Osnovy marksizma-leninizma* (1^{re} éd., 1959) sont les plus représentatives de la pensée philosophique poststalinienne. Il faut y ajouter les (très nombreuses) publications courantes, plus techniques (voir *Bibliographie der sowjetischen Philosophie* I-III, 1959-1962, publiée dans la série « Sovietica » chez D. Reidel, Dordrecht) — en particulier les deux grandes revues philosophiques de Moscou : *Voprosy Filosofii* (1947 ss.) et *Filosofskie Nauki* (1958 ss.).

La littérature scientifique française concernant ce sujet est pratiquement inexistante. Les deux livres synthétiques allemands basés sur l'étude directe des textes originaux sont : G. A. WETTER : *Der dialektische Materialismus*, Wien, 5^e éd., 1961, et J. M. BOCHENSKI : *Der sowjet-russische dialektische Materialismus*, Berne, 3^e éd., 1961. Il existe une traduction anglaise des deux. La seule revue spécialisée en philosophie communiste (soviétique et satellite) est celle de l'Institut de Fribourg : *Studies in Soviet Thought*, éditée par D. Reidel Publishing Co. à Dordrecht (Pays-Bas).

Quant aux développements plus récents il existe un nombre d'études, presque exclusivement préparées à l'Institut de Fribourg et publiées dans la série « Sovietica » (D. Reidel, Dordrecht). Nous citons : TH. BLAKELEY : *Soviet Scholasticism*, 1961 ; J. BOCHENSKI : *Die dogmatischen Grundlagen der sowjetischen Philosophie*, 1959 ; N. LOBKOWICZ : *Das Widerspruchsprinzip in der neueren sowjetischen Philosophie*, 1959 ; *Der Marxismus-Leninismus in der ČSR*, 1962 ; S. MULLER-MARKUS : *Einstein und die Sowjetphilosophie I*, 1960. Voir aussi les études de moindre étendue dans les *Studies in Soviet Thought*, *Ost-Probleme* (Bonn) et dans les autres revues soviétologiques.

Le domaine est infesté par un grand nombre de publications procommunistes et anti-communistes sans valeur scientifique ; ceux qui désirent connaître les doctrines telles qu'elles sont vraiment feront bien de se méfier des publications non recommandées par les spécialistes.

